

*Louis Gabriel Chedid*  
40 berges blues

Flammarion

Extrait de la publication



# 40 BERGES BLUES



LOUIS CHEDID

# 40 BERGES BLUES

FLAMMARION

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© Flammarion, 1992.  
ISBN : 9782081311350  
Imprimé en France

*Si vous rencontrez un homme normal,  
amenez-le-moi d'urgence.  
Je le guérirai.*

**Sigmund Freud**





À ceux qui aiment d'abord  
et jugent ensuite...

À Caroline



— Tu fais un vœu ?

Mon vœu ? Le seul qui me soit venu à l'esprit : surtout pas d'anniversaire cette année. Éviter le coup du champagne et des petits fours. Échapper au rituel des cadeaux avec les remerciements d'usage. À la pièce montée et ses bougies assassines.

Par pitié, oubliez-moi vingt-quatre heures. Faites comme si je n'étais pas là. Laissez-moi tranquille jusqu'à demain.

Mon vœu ? Je l'ai fait tout en sachant qu'il ne serait jamais exaucé. La fête battait déjà son plein.

22 juin. Ambiance chaleureuse. Extinction des feux. Le gâteau arrive. Joyeux anniversaire ! Feindre la surprise, exagérer l'émotion.

Le premier choc, signe avant-coureur de l'avalanche de déprimés à venir : quarante bougies !

À vingt ans, souffler quarante bougies reste encore faisable.

À trente et quelques milliers de cigarettes, c'est presque l'apoplexie.

À quarante, il faut s'y reprendre à plusieurs fois pour sauver sa peau, et toute aide extérieure est la bienvenue.

Premier coup de blues. Une voix intérieure qui chante, perfide : quarante hivers, quarante printemps, deux tiers derrière, un tiers devant.

« Ta gueule, la voix ! »

Je pensais que ça n'arrivait qu'aux autres. Moi,

quarante berges, impensable ! Adolescent, je m'étais persuadé que je mourrais comme Jésus à trente-trois ans. J'avais vécu cette année-là avec une certaine appréhension. À la première seconde de ma trente-quatrième année, je me suis retrouvé à la fois rassuré et déçu par ce manque d'intuition : il n'y a que les héros qui meurent jeunes. On s'habitue à tout, mais quand même.

Les lumières se rallument.

— Tu coupes le gâteau ?

Léa, ma femme, ma « chérie-d'amour-que-j'aime », me tend le couteau et la pelle. C'est la seule à me remettre dans la réalité quand je déconnecte, et depuis ma période post-christique, je « débranche » de plus en plus fréquemment.

On enlève les bougies une à une, nos mains s'effleurent, nos regards se croisent.

Elle me sourit, et sans qu'aucun son sorte de sa bouche (il y a longtemps que les mots ne sont plus nécessaires entre nous), j'entends : « Ne t'inquiète pas, c'est normal que ça te fasse quelque chose. Mais tu vas voir comme les prochaines années vont être formidables. Bon anniversaire. Je t'aime ! »

Son côté « optimiste-terrienne-battante professionnelle », ne variant jamais dans ses certitudes, m'a toujours fasciné. Ma conception de la vie est si différente : clair-obscur, démolition-reconstruction en tous genres, contradiction sur pattes, défenseur farouche mais sans illusions des grandes valeurs humaines et leur cortège de sentiments. Des tonnes de questions pour quelques grammes de réponses. Hypochondriaque existentiel. Il faut que les contraires s'attirent bougrement. Léa et moi vivons ensemble

depuis dix-huit ans, et nous nous connaissons depuis presque toujours.

Chaque fois que je me remémore notre histoire d'Amour, je ne peux m'empêcher de croire au Destin. De penser que le Hasard n'existe pas. Deux personnes restent ensemble ou se quittent parce qu'il n'y a pas d'autre solution.

— Qui veut du gâteau ?

Tant bien que mal, j'ai réussi à le couper en autant de parts que d'invités. La distribution commence et je me prends à imaginer chacune de ces tranches comme une séquence de ma vie.

— Léa, ma chérie, le premier morceau est pour toi !



Elle avait douze ans et moi dix ! La « grande » et le « morveux ». À cet âge-là, les différences sont colossales entre les garçons et les filles. Elles en sont déjà à rêver au grand Amour, balades en mobylette, permission de minuit... quand nous nous contentons encore d'un sac de billes ou d'un habit de Zorro.

— Bibou, tu veux du gâteau ?

Tous les vendredis soir, ma mère me préparait un sac dans lequel elle mettait pyjama, trousse de toilette, pantalon, slip, chemise, chaussettes, et les cahiers de devoirs à rendre le lundi matin.

— Amuse-toi bien, mon chéri, et sois sage. Merci encore, Arlette, de prendre mon petit Paulo. Rappelez-lui qu'il faut travailler !

— Ne vous inquiétez de rien, Marion, et ne me remerciez pas. Paul est si facile, et ils s'entendent tellement bien Bibou et lui. On dirait deux frères.

Bibou, sacré Bibou, mon drôle de frère ! Aussi blond que je suis brun, aussi extraverti que moi je suis renfermé, aussi capricieux que j'étais timide. Bibou, mon meilleur ami, à la vie à la mort !

Ce soir de mes quarante ans, il est planté au milieu de la table en train de faire un discours surréaliste sur les méfaits et bienfaits de la quarantaine, son verre de champagne à la main.

J'ai du mal à imaginer que c'est le Bibou d'il y a trente ans. Gabin en miniature, coupe en brosse, bretelles et culotte tyrolienne, chemise à gros car-

reaux. Il faudra que je retrouve la photo où nous sommes assis tous les deux sur le banc d'un jardin public, flanqués de nos mères respectives. Tout le monde sourit à l'objectif, sauf moi. Marion avait dû me refuser un roudoudou, sous prétexte que trop de sucreries gâtent les dents, ou un jouet quelconque, tant je les détruisais systématiquement dès qu'ils ne m'amusaient plus.

Je n'ai jamais été un boute-en-train. Bibou, lui, continue à faire rigoler le monde. On ne change pas fondamentalement, mais comme la vie nous transforme !

Bibou et moi, nous partions donc presque tous les week-ends à la campagne dans la Peugeot 404 vert pomme de Charlie et Arlette Levert, son père et sa mère. Conduire une voiture nous semblait inaccessible et magique. Pendant le trajet, nous restions debout sur le siège arrière à regarder Charlie débrayer, changer les vitesses, appuyer sur l'accélérateur ou la pédale de frein. L'aiguille au compteur marquait parfois cent trente, cent quarante à l'heure.

— Charlie, va moins vite, j'ai peur, disait Arlette.

Il nous jetait alors un regard de connivence dans le rétroviseur, ralentissait un peu pour repartir de plus belle.

Après l'autoroute, c'étaient les chemins de campagne.

Un jour — je m'en souviens comme si c'était hier —, Charlie s'arrête sur le bas-côté. On pense à une envie pressante. Mais pas du tout ! Il se retourne vers nous :

— Allez, les zozos, il est grand temps d'apprendre à conduire. Qui commence ?

— Moi ! moi ! crie Bibou, exalté.



— Les invités d'abord. Viens, mon Paulo.

Je suis terrifié. Il me fait passer d'arrière en avant, me met sur ses genoux, dispose mes mains sur le volant.

— Tu vas voir, c'est tout simple.

Bibou : « Allez, Paulo, n'aie pas peur ! »

Arlette : « Charlie, vraiment, tu n'es pas raisonnable ! »

Et la voiture démarre. Premier contact avec l'aventure. Premiers frissons qui remontent du bas du dos jusqu'à la nuque. Mélange de bonheur enivrant et de trac épouvantable. Les arbres sur le bord de la route semblent défiler à une vitesse vertigineuse. Les virages que l'on anticipe des centaines de mètres à l'avance. Mains moites qui glissent sur le volant. La peur de faire un faux mouvement, de confondre sa droite de sa gauche. Concentré à se faire exploser les méninges sur l'asphalte gris-noir et son pointillé jaune. Cette boule qui vous vient au ventre au premier véhicule qui arrive en sens inverse. Et cette idée fixe de bien passer l'examen pour recommencer le week-end suivant.

— C'est bien, mon Paulo, on dirait qu'il a fait ça toute sa vie, hein, Lélette, tu as vu comme il se débrouille !

— Allez, Bibou, à toi, maintenant !

Je regagnais le siège arrière gonflé d'orgueil, fier à l'idée de raconter cet épisode dès le lundi matin à mes camarades de classe. Triste aussi. Les moments intenses de la vie m'ont toujours paru trop courts.

Charlie reprenait le volant et nous emmenait à Barville, lieu de villégiature des Levert. À Barville, il y avait une rivière, et de l'autre côté du pont habitait Léa.

Chaque samedi d'été, Bibou et moi enfourchions nos vélos : sandwiches, biscuits, gourde d'eau mélangée de sirop d'orgeat sur nos porte-bagages, et nous partions pique-niquer au « Château ».

C'était une bâtisse impressionnante, perdue dans des hectares de forêts, prairies et champs de maïs. Le propriétaire précédent avait rasé les étages supérieurs par souci d'économie. Un seul niveau de plain-pied, des pièces immenses aux plafonds peints, encombrées de meubles et d'objets d'une valeur inestimable, le plus souvent revêtus de pièces de drap pour les protéger de la poussière. Des arbres centenaires ombrageant la « piscine » qui n'était en fait qu'un bassin décoratif. Notre hôte, Maurice, un éleveur de porcs n'ayant jamais pu avoir d'enfants avec Suzette, sa compagne, nous accueillait à bras ouverts.

Il était du genre gentleman-farmer. Tous les jours de la semaine, levé dès cinq heures du matin, rasé de près, impeccablement vêtu, chemise repassée, pantalon de velours. Le week-end, par contre, il se laissait pousser la barbe, mettait un vieux jean, oubliait ses animaux pour s'occuper de ses amis et de leur progéniture. Pour les grands, on dressait une grande table au bord de la piscine, les petits grignotaient leurs sandwiches sur l'herbe entre deux plongeons.

À chaque grognement d'un porc ou d'une truie, les parents se regardaient avec un sourire complice.

Maurice disait alors : « J'ai une affaire du tonnerre. Ça marche tout seul. Les bêtes, ça ne connaît ni samedi, ni dimanche, ni jours fériés, jamais de grèves, de mouvements sociaux, aucune revendication. Le Paradis ! »

L'assistance applaudissait ce sempiternel discours et buvait un coup à la santé de l'heureux employeur. Il faut dire que chaque conversation était prétexte à lever son verre. Vers quatre heures, tout le monde se retrouvait avachi sur l'herbe ou dans des transats à faire la sieste. Le ronflement des messieurs et de certaines dames se mélangeait aux bruits animaux. Médusés, nous écoutions muets cette symphonie peu habituelle.

Léa, charmante Léa au regard changeant, bleu profond et puis vert. Comme tu m'impressionnais en ce temps-là !

Léa me regardait en souriant, l'air de dire : « Un jour, si tu n'y prends pas garde, tu ronfleras comme eux. Après un repas trop copieux, tu seras obligé de desserrer ta ceinture pour pouvoir te sentir à l'aise. »

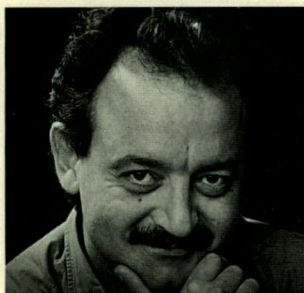
Je lui retournais son regard en pensant : « Moi, jamais ! » La suite m'a donné tort. La vie est une longue pente savonneuse qui vous entraîne vers le bas.

Léa nous considérait comme ses petits frères. Il y a les femmes-femmes et les femmes-mères. Elle fait partie de ces dernières. Petit bout de femme hors normes. Mélange de romantisme exacerbé et de raison pure. Deux ans de plus que moi et trois de plus que Bibou lui donnaient la certitude de savoir beaucoup plus de choses que nous.

C'était l'époque des premiers bikinis, et elle avait réussi à convaincre Lilou, sa mère, de lui en acheter un. Ce samedi-là, comme d'habitude, elle partit se déshabiller de l'autre côté des buissons. Mais au grand étonnement de tous, elle revint vêtue de son maillot deux pièces en vichy. Léa, coquette Léa, marchant l'air de rien sur le bord du bassin, rougis-

**N° d'édition : 13509. N° d'impression : 2113-1628.**  
**Dépôt légal : janvier 1992.**  
***Imprimé en France***

# LOUIS CHEDID



## 40 berges blues

- Le « 40 berges blues », personne n'y coupe ?
- Tout le monde y passe.
- Alors, c'est incontournable ?
- Absolument. Je veux dire, au niveau du vécu...
- Et c'est quoi, au juste ?
- Prenez Paul, notre héros. Il a un métier épatant — il travaille pour la télé. Il a une femme formidable. Il a deux enfants qu'il adore...
- Et pourtant, il craque ?
- Tout à fait. Le « blues »...
- Il se repasse sa vie, ses amours, comme dans un film ?
- Il pleure aussi.
- Ah!... c'est triste ?
- Pas du tout. C'est drôle, au contraire. On rit souvent.
- De tout ?
- Bien sûr.

Couverture :  
Photos © Irmeli Jung / Flammarion